

à Paris, mais bénéficie d'une qualité de conception, d'un luxe de moyens et d'un succès sans commune mesure avec son lointain modèle. D'une diversité étudiée, les plantations se combinent à un sol traité soigneusement. Ici et là, noyés dans la végétation, des rails de chemin de fer rappellent la vocation initiale de ce viaduc surélevé équipé de bancs publics. Mise en chantier en 2006, la High Line, dont les premières sections ont ouvert en 2009, a été visitée par plus de 8 millions de personnes en 2019 : une démonstration éclatante de l'impact que peuvent avoir aujourd'hui les aménagements paysagers en ville. On peut néanmoins s'interroger sur les intentions politiques et sociales qui la sous-tendent, même si une association à but non lucratif est à l'origine de sa création et s'occupe de sa gestion, puisqu'elle a accéléré le processus de gentrification des quartiers qu'elle traverse. Fruit d'une collaboration entre l'agence de James Corner, James Corner Field Operations, et l'agence d'architecture Diller Scofidio + Renfro, ce parc raffiné qui commence à hauteur du nouveau Whitney Museum et se termine au pied des tours du quartier de bureaux Hudson Yards, après avoir longé des blocs d'immeubles abritant commerces de luxe et galeries d'art, ne témoigne pas de l'ambition de restauration du lien social et d'intégration des couches défavorisées de la population qui inspirait des réalisations comme le Emscher Park. Son succès touristique ne saurait masquer l'indifférence avec laquelle il entérine les inégalités de la plus grande métropole américaine²⁸.

VERS UN URBANISME PAYSAGER

La High Line sert de vitrine au mouvement du *landscape urbanism* («urbanisme paysager») qui se développe à partir des années 1990 en Amérique du Nord, et cela en dépit de sa singularité et de ses limites que ne sauraient complètement masquer la qualité de ses aménagements et les foules qui la fréquentent. Car la situation de ce parc au cœur de Manhattan demeure exceptionnelle. Sa portée politique et sociale n'a plus grand-chose à voir, quant à elle, avec les grandes ambitions nourries par Olmsted à quelques kilomètres de là, à Central Park. Toutefois, son effet d'entraînement sur les quartiers qu'elle traverse revêt un caractère emblématique.

Au-delà de ce cas très particulier, les opérations de requalification jouent un rôle clef dans la naissance du *landscape urbanism*, en montrant que les pratiques paysagères permettent concrètement de réarticuler et de redonner une cohérence à des territoires urbains décousus, hétérogènes, souvent en déshérence. Plus souple que la composition architecturale et urbaine, généralement synonyme de priorité accordée au bâti par rapport aux autres dimensions de l'urbain, le paysage permet d'intégrer des éléments beaucoup plus disparates. Il permet également

²⁸ Voir Christoph Lindner, Brian Rosa (dir.), *Deconstructing the High Line. Postindustrial Urbanism and the Rise of the Elevated Park*, Londres, Rutgers University Press, 2017.



Coulée verte René-Dumont, Paris, 12^e arrondissement : réaménagement du viaduc de Bastille en promenade plantée, Philippe Mathieux, architecte, 1988, photographie Sophie Robichon.

de qualifier les tissus peu denses générés par l'étalement urbain, d'intégrer à la trame de la ville des espaces naturels aux statuts diversifiés, des forêts domaniales aux terres agricoles, autant de qualités dont ne sont pas pourvus les outils plus traditionnels. Le paysage peut enfin s'accommoder de contrastes violents, s'en nourrir même par l'intermédiaire de catégories esthétiques comme le sublime et le pittoresque.

En Amérique du Nord, le glissement qui s'opère du parc à l'urbain dans son ensemble est théorisé dans les années 1990-2000 par des figures souvent situées à l'articulation de la pratique et de l'enseignement, tels James Corner ou Charles Waldheim. Véritable porte-voix du mouvement au Canada et aux États-Unis, ce dernier publie en 2006 *The Landscape Urbanism Reader*, ouvrage qui réunit différentes contributions relatives à cette approche, avant d'en résumer les principales dimensions dans un essai paru dix ans plus tard, *Landscape as Urbanism* (« Le paysage comme urbanisme »)²⁹.

²⁹ Charles Waldheim (dir.), *The Landscape Urbanism Reader*, New York, Princeton Architectural Press, 2006 ; Charles Waldheim, *Landscape as Urbanism. A General Theory*, Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2016. Voir également James Corner, avec le concours d'Alison Bick Hirsh, *The Landscape Imagination. Collected Essays of James Corner 1990-2010*, New York, Princeton Architectural Press, 2014.



The High Line, New York (États-Unis) : réaménagement d'une ancienne voie ferrée aérienne en parc suspendu, Diller Scofidio + Renfro, architectes, James Corner Field Operations, paysagistes, 2009, photographie Barry Munger.

Les références historiques mobilisées par l'urbanisme paysager nord-américain sont nombreuses. Figurent parmi elles Frederick Law Olmsted, bien sûr, même si les perspectives politiques dans lesquelles se place l'urbanisme paysager diffèrent de celles du créateur de Central Park, Patrick Geddes et son régionalisme imprégné de convictions environnementales, ou encore Ian L. McHarg, un paysagiste écossais, auteur en 1969 de *Design with Nature*, livre invitant à concevoir avec la nature, et qui a été le professeur de Corner à la University of Pennsylvania.

Les réalisations rattachées à ce courant, soit qu'elles s'en réclament explicitement, soit qu'elles témoignent d'orientations similaires aux siennes, sont plus nombreuses encore. À côté des projets de James Corner, mentionnons ceux des paysagistes Michael R. Van Valkenburgh ou Chris Reed aux États-Unis et Adriaan Geuze aux Pays-Bas. Il peut s'agir de parcs publics accompagnés par un projet immobilier, tel le Brooklyn Bridge Park à New York, conçu par Van Valkenburgh et réalisé à partir de 2008, de quartiers de ville entiers, comme le front de lac à Toronto, dont des sections ont été confiées à Van Valkenburgh et Geuze, ou encore d'infrastructures, à l'instar de l'aéroport d'Amsterdam-Schiphol réaménagé par Geuze. Les *shrinking cities*, ces villes nord-américaines qui rétrécissent sous l'effet des difficultés économiques et d'un exode massif de la population, offrent également un terrain de choix pour le déploiement de solutions



Brooklyn Bridge Park, le long de l'East River, New York (États-Unis), Michael Van Valkenburgh Associates, architectes-paysagistes, 2008-2021, photographie Alex MacLean. Sur un ancien site d'expédition et de stockage de marchandises, ce parc propose au visiteur de nombreux usages récréatifs et sportifs.

empruntées à l'urbanisme paysager³⁰. Dans *Landscape as Urbanism*, Charles Waldheim discute ainsi de la possibilité d'appliquer celles-ci à la ville de Détroit, dans l'État du Michigan.

Les principes dont se réclame le *landscape urbanism*, relativement souples, varient d'un concepteur à un autre. Nous pouvons néanmoins mentionner l'accent mis sur les processus naturels dans une perspective résolument écologique. Il ne s'agit pas de dessiner de façon abstraite, mais de concevoir des séquences végétales destinées à évoluer dans le temps. Le phasage des opérations joue un rôle essentiel dans cette perspective, ainsi que la reconnaissance des limites de l'action de l'homme. Plutôt que de chercher à tout contrôler, il convient d'accepter que naissent des combinaisons de plantes imprévues. Un tel principe rejoint, nous le verrons, la question devenue centrale aujourd'hui de la redéfinition des liens entre natures urbaines planifiées et natures non planifiées ou encore émergentes.

La création d'un paysage selon cette approche conduit à privilégier la dimension horizontale, à laquelle renvoie la notion de *field* (« champ » en français)

³⁰ Les *shrinking cities* ne rétrécissent pas en surface mais sur les plans démographique et socio-économique, une population déclinante se combinant souvent à une montée de la pauvreté urbaine et de l'insécurité.

et qui implique une prise de distance critique à l'égard de démarches trop centrées sur les objets bâtis. Cette approche mène également à questionner la pratique du zoning fonctionnel. D'autres dimensions acquièrent en revanche une importance nouvelle. Parmi elles, le traitement du sol et, surtout, la question de l'eau, qui peut conduire à repenser complètement les régimes hydrologiques préexistants à un projet. Ce dernier aspect est, par exemple, manifeste dans une réalisation de Stoss Landscape Urbanism, l'agence de Chris Reed, achevée en 2003 à Portland, dans l'Oregon. Elle consistait à réorganiser le fonctionnement d'une série de réservoirs implantés sur le mont Tabor, situé au milieu de la ville, en distinguant différents types de destinations de l'eau³¹. Plus généralement, les questions liées aux infrastructures occupent une place importante dans l'urbanisme paysager, qu'il s'agisse de réaménager les abords de celles-ci en négociant leur articulation avec leur environnement immédiat ou d'interroger plus radicalement la manière dont elles opèrent.

La coupure ville-campagne fait partie des dichotomies que veut ignorer l'urbanisme paysager, une dichotomie particulièrement dénuée de sens aux États-Unis et au Canada, en raison d'un étalement urbain tentaculaire qui tend à brouiller les limites entre ces deux univers. Aux références mentionnées précédemment que mobilisent les théoriciens du mouvement s'ajoute Broadacre City, de Frank Lloyd Wright, pour sa dimension résolument territoriale et paysagère.

Nous avons évoqué à plusieurs reprises l'écart entre les projets de réforme sociale qui imprégnaient les réalisations d'Olmstead ou le désir des promoteurs du Emscher Park de promouvoir une démocratie inclusive dans l'Allemagne des années 1980 et la perspective dans laquelle se placent certains tenants de l'urbanisme paysager. Dans *Landscape as Urbanism*, en se référant aux analyses du géographe anglais d'obédience marxiste David Harvey, Charles Waldheim associe l'émergence de cet urbanisme paysager au développement d'un capitalisme postfordiste qui serait lui-même responsable du tournant postmoderne de la culture et des arts. Postfordiste, postmoderne : ces termes fondés sur la perception qu'une ou plusieurs pages se seraient tournées au cours des dernières décennies signalent que l'on se trouve en présence d'une dynamique inséparable du tournant néolibéral des années 1990-2000 et de ses effets déstructurants sur l'économie, les villes et la culture. Dans le contexte nord-américain, l'urbanisme paysager représenterait-il alors un ultime recours afin que les processus d'urbanisation conservent une certaine cohérence, tout en se révélant complice de la crise de la gouvernance des villes provoquée par le néolibéralisme ? En allant plus loin que Waldheim, nous pouvons nous interroger sur la perte de toute dimension

³¹ Voir Stoss, « Mt. Tabor Reservoir », www.stoss.net/projects/resiliency-waterfronts/mt-tabor-reservoir, consulté le 7 octobre 2023.

critique qui semble caractériser de nombreux projets d'urbanisme paysager, en même temps qu'ils cherchent à pallier les effets les plus catastrophiques du néolibéralisme sur la production de l'urbain, à commencer par la multiplication des friches industrielles. Il n'est pas fortuit que l'un des domaines de développement de cette approche soit précisément les espaces dédiés à la logistique par les grandes plateformes devenues dominantes dans des secteurs entiers de l'économie.

Dépassant largement le cadre de l'Amérique du Nord, le recours au paysage pour aménager la ville contemporaine en tentant de réarticuler des séquences urbaines de plus en plus disparates présente des variations importantes d'une région du globe et d'un pays à l'autre. En France, par exemple, ses racines sont plus anciennes qu'aux États-Unis³². Le moment fondateur de l'urbanisme paysager français se situe en effet à la fin des années 1960 et au début des années 1970, lorsqu'émerge une génération de paysagistes conscients des limites traditionnelles de leur rôle et désireux de les dépasser. Parmi les membres de cette génération (prise au sens large) et sans chercher à être exhaustif, nous pouvons mentionner Bernard Lassus, Jacques Sgard et Jacques Simon, Michel Corajoud et, enfin, Gilles Clément. L'essor de l'urbanisme paysager français est également indissociable d'une institution publique, l'École nationale supérieure de paysage de Versailles, qui résulte d'une scission intervenue en 1976 au sein de l'École nationale supérieure d'horticulture. Les circonstances de sa création sont emblématiques de l'émancipation progressive de l'approche paysagère par rapport à la tradition de l'art des jardins longtemps dominante en France. Son implantation à côté du monumental Potager du roi, tout aussi symbolique, renvoie au lien entretenu de longue date en France entre les questions de paysage et celles d'agriculture.

La génération des membres fondateurs de l'urbanisme paysager à la française explore un certain nombre de thèmes, parfois contradictoires, qui marqueront durablement les concepteurs qui leur emboîteront le pas. Au nombre de ces thèmes figurent l'accent mis par Michel Corajoud sur la dimension du projet et son souci de distinguer la pratique paysagère de l'art des jardins, même s'il finit par intégrer les réalisations d'André Le Nôtre parmi ses références, en raison de leur caractère territorial affirmé. Cette approche territoriale est présente dès le départ chez Jacques Sgard, qui invente l'expression « grand paysage » pour qualifier certains aspects de son travail. Jacques Simon fait preuve quant à lui d'un intérêt marqué pour les plantes et l'agriculture. Bernard Lassus privilégie le volet sensoriel du paysage, ainsi que la recherche des fondements théoriques de sa conception. Gilles Clément, enfin, occupe une place singulière dans la

³² Sur l'urbanisme paysager à la française, voir le numéro de la revue A+U que j'ai codirigé avec Henri Bava : A+U. Architecture and Urbanism, n° 622 (« Landscape Urbanism in France »), juillet 2022, en particulier « The Origins and Development of French Landscape Urbanism », p. 4-19.



Parc départemental du Sausset, Aulnay-sous-Bois et Villepinte (Seine-Saint-Denis), Claire et Michel Corajoud, paysagistes, ouvert en 1981 - en cours. Prairies, bois, étang, vignes, espaces récréatifs et promenades se déploient sur un site de 200 hectares.

mesure où il reste longtemps attaché au jardin, dont il réinterprète néanmoins les principes afin de laisser toute sa place à la capacité de la nature à évoluer, une attitude qui fera de nombreux émules par la suite.

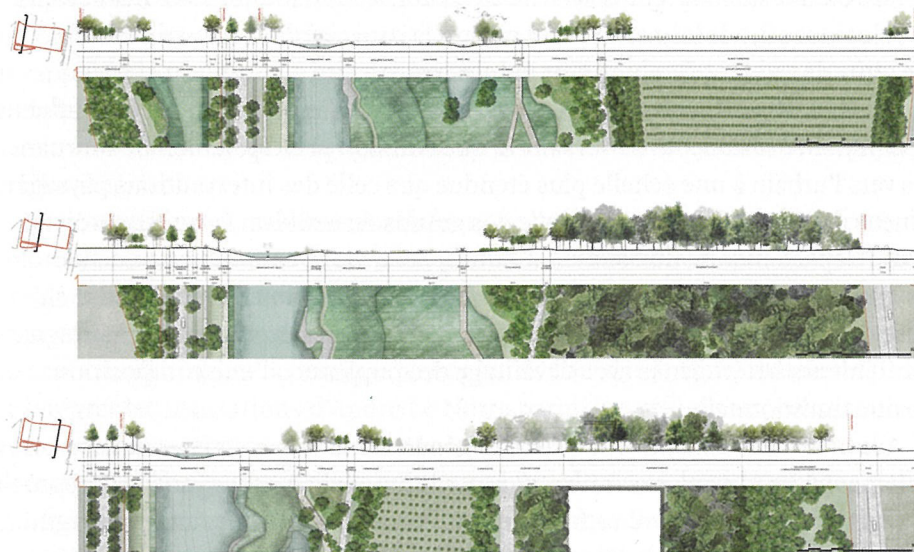
C'est à Michel Corajoud, qui exerce pendant plusieurs décennies une influence déterminante sur l'École de Versailles, que l'on doit principalement le tournant pris vers l'urbain à une échelle plus étendue que celle des interventions paysagères menées dans le cadre de la politique des grands ensembles. Parmi ses projets, le parc départemental du Sausset, à Aulnay-sous-Bois, commencé au début des années 1980, est inséparable de l'ambition de contribuer à une remise en ordre des territoires urbanisés au moyen du paysage et de sa capacité à intégrer des éléments hétérogènes avec davantage de souplesse qu'une composition urbaine traditionnelle.

À la suite de Corajoud émergent des générations de paysagistes qui œuvreront également à cette remise en ordre, suivant des modalités assez variées. L'approche paysagère sert tout d'abord de fil conducteur à des projets de grande envergure, comme l'aménagement de l'île de Nantes par Alexandre Chemetoff entamé en 1999, ou celui du pôle universitaire de Saclay par Michel Desvigne à partir de 2009. L'urbanisme paysager concerne toute une série d'autres programmes : la végétalisation des infrastructures, illustrée par les travaux d'Alfred Peter à Strasbourg, son traitement du tramway notamment ; les promenades et parcs urbains, comme le parc Jules-Ferry de l'agence In Situ à Lorient ou le parc des



SECTEUR DES BASSINS

COUPES: BEP3 ET BEP4



Aménagement du plateau de Saclay (Essonne), Michel Desvigne Paysagiste, Xaveer De Geyter et Floris Alkemade, architectes-urbanistes, 2009-en cours, photographie aérienne. Coupes transversales sur le parc des Lisières, secteur des bassins, Michel Desvigne, paysagiste, 2017-en cours. L'aménagement du campus urbain situé dans la partie sud du plateau de Saclay intègre un système de parcs qui assurent des services écologiques tout en accueillant des lieux de promenades et d'activités. Ils se composent de grandes pièces d'eau, de zones humides, de zones de pelouses ainsi que de forêts existantes, prolongées par de nouveaux espaces plantés.



Parc des Docks, Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), agence Ter, paysagiste, 2010. Conçu à l'articulation du centre-ville et d'un nouveau quartier de Saint-Ouen, le parc des Docks accorde une importance primordiale au sol, dépollué et travaillé en relief, et à l'eau, présente depuis le fleuve jusqu'à des jardins filtrants en passant par une noue laissée à l'état sauvage.

Docks de l'agence Ter à Saint-Ouen ; les nouveaux quartiers organisés selon des principes paysagers, tel l'écoquartier Flaubert de Jacqueline Osty à Rouen. Parmi les réalisations plus modestes mais tout aussi significatives, citons l'Asphalte Jungle de Wagon Landscaping à Paris. La capacité du paysage à fonctionner à des échelles extrêmement différentes, de la très grande à la micro-intervention, constitue l'une de ses forces³³.

Nous reviendrons sur quelques réalisations qui se rattachent à l'urbanisme paysager à la française dans la mesure où elles illustrent des questions actuelles, de la place accordée au sous-sol et au sol à la gestion des ressources hydrauliques. Si ces questions sont également présentes dans les projets nord-américains, il faut souligner l'existence de caractéristiques propres à la scène française. Certaines sont liées aux histoires spécifiques des pratiques paysagères dans l'un et l'autre pays. Le lien entre agriculture et pratiques paysagères se révèle par exemple plus prononcé en France qu'aux États-Unis. Le Nôtre et Alphand constituent des références porteuses de thèmes différents de ceux qu'illustrent les réalisations d'Olmsted et de Vaux. Les situations urbaines sont bien évidemment dissemblables et n'appellent pas les mêmes réponses. Enfin, les perspectives politiques dans lesquelles doivent être replacées les pratiques de l'urbanisme paysager diffèrent. Même s'il témoigne comme son homologue américain de l'évolution de la production urbaine dans un contexte marqué par la crise des idéaux fordistes et la montée en puissance du rôle de la finance, l'urbanisme paysager à la française reste déterminé par la place que conserve la puissance publique.

³³ Sur tous ces projets, voir *ibid.*

En dépit de ces déclinaisons locales, le *landscape urbanism* ou urbanisme paysager se présente partout comme une alternative aux manières traditionnelles de fabriquer la ville. Il rejoint ce que le théoricien et critique Sébastien Marot nomme le « sub-urbanisme », le préfixe « sub » faisant référence à la fois à la condition suburbaine et à la volonté de prendre en compte non seulement la surface de la ville, mais aussi les propriétés du sol et de la géologie et, plus généralement, l'ensemble des ressources naturelles d'un site donné³⁴. En mobilisant la nature, il s'agit en définitive de réinscrire l'urbain au sein de cycles de plus longue durée en réconciliant sa production avec des déterminations environnementales que l'urbanisme avait longtemps négligées.

Par l'importance qu'il accorde, sur le modèle de l'architecture, à la question du projet, l'urbanisme paysager n'en demeure pas moins tributaire de certaines techniques de composition. Une telle influence s'avère particulièrement nette aux États-Unis, où certains promoteurs du *landscape urbanism* se réfèrent à des projets comme celui soumis en 1982 par l'architecte hollandais Rem Koolhaas pour le concours du parc de La Villette à Paris, qui se proposait de réconcilier un parti architectural clairement affirmé avec une indétermination programmatique rendant possible différents scénarios d'évolution du parc et de ses activités. Elle est également présente en France, où la question des tracés continue à s'imposer tel l'un des aspects fondamentaux de l'urbanisme paysager. Mais peut-on continuer à penser la place de la ou des nature(s) urbaine(s) à l'aune de tracés plus ou moins réguliers ? De manière générale, tenter de réparer l'urbain à l'aide du paysage et de la mobilisation ordonnée de ressources naturelles a-t-il encore un sens au regard de l'ampleur des déséquilibres provoqués par l'avènement de l'anthropocène ? En se proposant de quantifier de tels déséquilibres, les approches fondées sur la notion de métabolisme urbain interrogent la pratique du projet.

MÉTABOLISME URBAIN ET PROJET

Même si elle n'a pris qu'assez récemment l'importance qu'on lui connaît aujourd'hui, la notion de métabolisme urbain, ou plutôt l'étude des phénomènes qu'elle recouvre, a une longue histoire derrière elle³⁵. Pendant longtemps, les villes généralement de taille modeste n'opéraient que des prélèvements limités sur les territoires environnants. Le relatif équilibre qui s'établissait de la sorte se rompt avec l'industrialisation, et la perspective d'un épuisement des sols consécutif à l'accroissement des populations urbaines devient source d'inquiétude au XIX^e siècle. Dans un contexte de rareté des engrais, des réflexions s'engagent

34 Voir Sébastien Marot, *Sub-Urbanism and the Art of Memory*, Londres, Architectural Association, 2003.

35 Voir Sabine Barles, « Urban Metabolism. Persistent Questions and Current Developments », *New Geographies*, n° 6 (« Grounding Metabolism »), 2014, p. 62-69.

Pour une discussion sur la pertinence de la notion de métabolisme urbain, voir par ailleurs le dossier de la revue *Flux* coordonné par Sabine Barles et Jean-Baptiste Bahers : *Flux*, n° 116-117, 2019/2-3, en particulier son introduction, « Transition ou consolidation du régime dominant : le métabolisme urbain en question », p. 1-5.